Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 230

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Yamina
Autor: Kerwall, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251655

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 1er Juin 1902 | N° 230 | Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 30me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 30me année *LE PAYS*

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

Ce ne fut qu'en 1783 que le village des Pommerats fut soustrait à la juridiction du curé de Saignelégier pour former à son tour une nouvelle paroisse, comme nous la verrons plus loin.

Cet état des paroisses s'est maintenu jusqu'à nos jours, sauf qu'en 1802, la partie droite de l'ancienne baronnie de Franquemont fut réunie à la paroisse des Pommerats et qui auparavant faisait partie de Gourmois-France. [1])

Tous les prêtres et curés des paroisses des Franches-Montagnes, et ceux des décanats actuels de Courrendlin et de Delémont, formaient alors un Chapitre rural (Capitulum rurale) ayant à sa tête un doyen et des assesseurs, portant le titre de Jurat (Juratus). Chaque année, tous les curés de ce Chapitre, appelé Chapitre de Salignon, se réunissaient à Delémont, le lendemain de la Ste-Trinité, dans la maison qui leur appartenait, celle qui porte encore la statue du Chapitre, St-Jean Népomucène. Ils avaient, ce jour là, à l'église de St-Marcel, un office solennel, puis ils traitaient des affaires de leur Chapitre.

C'est probablement vers le milieu du XVII siècle que le châtelain ou bailli de l'évêque, aux Franches-Montagnes, quitta le château de Spiegelberg, pour établir son siège à Saignelégier.

Ce village a été depuis ce moment jusqu'à nos jours, le centre de toutes les autorités du baillage, puis du district des Franches-Montagnes.

Ce pays était administré comme la seigneurie d'Ajoie, ayant le même coutumier, la même législation avec le code pénal de Charles V, appelé *la Caroline* pour les affaires criminelles.

Les habitants de la seigneurie des Franches-Montagnes venaient à peine de réorganiser la vie religieuse de leur territoire par la création des paroisses quand éclata la terrible guerre de Trente-Ans qui amena avec elle la peste et la famine. Ces trois fléaux, la guerre, la peste et la famine s'abattirent simultanément aux Franches-Montagnes et y firent d'immenses ravages. La Montagne fut dépeuplée, ruinée, presque déserte et après plus de deux siècles, le peuple n'a pas oublié *les Suèdes* et leurs cruautés. Nous ne voulons pas ici faire l'histoire de cette guerre abominable qui couvrit tout l'Evêché de Bâle de ruines et de misères, nous nous contenterons de relater ici les principaux faits qui ont rapport aux Franches-Montagnes.

On sait qu'elle fut l'origine de cette funeste guerre qui désola, pendant plus de trente ans, une grande partie de l'Europe et fit en Allemagne et dans l'Evêché de Bâle de si désastreux ravages. L'empereur Mathias avait donné la couronne de Bohême (1617) à son cousin Ferdinand II avec le droit de succession à l'empire. L'électeur palatin Frédéric V en prit ombrage et résolut de s'opposer aux desseins de l'empereur. L'occasion ne tarda pas. Des protestants de la secte des Hussites avaient été insultés dans leurs temples en Bohême, ils demandèrent une réparation qu'on ne parut pas vouloir leur accorder. Ce fut le signal d'un soulèvement général. Les protestants d'Allemagne se liguèrent contre l'empereur et le roi de Bohême. La France, pour humilier la maison d'Autriche, prit le parti des protestants en Allemagne, tandis qu'elle les proscrivait chez elle. Les protestants appelèrent à leur secours le roi de Suède, Gustave Adolphe. Bientôt, les Impériaux, les Suédois, les Français occupèrent l'Ajoie, la Vallée, le Laufonnais, puis ce fut le tour des Franches-Montagnes. Craignant l'invasion, en 1632, tous les hommes de la Montagne furent convoqués à Saignelégier en armes. Cette troupe, quoique peu organisée, fut envoyée en Ajoie pour garder les passages contre l'armée de Mansfeld. Pendant six semaines, ces hommes occupèrent les postes du Lhomond, de St-Ursanne ou furent casernés au château de Porrentruy.

Les plus tristes nouvelles de l'arrivée des Suédois étaient colportées aux Franches-Montagnes par une foule de gens venus d'Allemagne et qui fuyaient les armées en-

1) Voir notre histoire de la baronnie de Franquemont.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 25

YAMINA

PAR

JEAN KERWALL

— Mais, Renée, cette entreprise est grosse de difficultés. As-tu songé à tout? As-tu prévu l'avenir? Avoir charge de deux âmes, de deux enfants qui ne nous sont rien, et dont le sang doit posséder tous les germes de la vie d'insoumission et de liberté à laquelle tu veux les soustraire, me semble une terrible chose! Je n'entends rien à la direction des enfants, et il me semble que tu assumeras là une responsabilité écrasante. Vois-tu, ma douce amie, vouloir faire le bien est beau; mais l'accomplir avec courage, sans défaillances, avec des renoncements multiples, à chaque heure, à toute minute, c'est presque divin: il faut tenir de l'ange, je crois, pour entreprendre une chose semblable!

La jeune femme ne se rebuta pas.

Elle comprenait la justesse du raisonnement de son mari; elle reprit, toujours calme et douce:

— Louis, je ne te demande pas de prendre ces enfants, ni de les faire vivre sous notre toit. Comme je te l'ai dit en commençant, je ne désire qu'une chose: les soustraire à la fatalité orientale, à la souffrance morale, pour faire d'Alim un homme éclairé, et d'Aïcha une femme intelligente, qui, plus tard, aura confiance en son mari, n'est-ce pas la condition capitale du bonheur dans le mariage?... Crois-tu que si Abdallah avait confiance en Yamina, il y aurait entre eux cet abîme insondable de brutales trahisons?... Non, mon ami, la confiance est le premier nœud de la chaîne de l'amour vrai!... Je voudrais enfin qu'Aïcha vécût, dans quelques années, heureuse comme je le suis en s'appuyant sur une protection forte et puissante, alors qu'elle se dévouerait en échange.

Louis prit la main de Renée, la mit entre les siennes, la baisa et reprit:

— Qui te dit qu'Abdallah voudra me les vendre?

— Abdallah ne doit pas être tranquille depuis le jour où je l'ai surpris battant Yamina. C'est le moment de la cueillette des olives, fais-le appeler. Mène-le sèchement, commande-lui, il ne te refusera pas, dans la crainte d'une dénonciation. Sois large dans tes offres, et la partie est gagnée.

— Réfléchis encore, Renée, je t'en prie. Pèse mûrement les conséquence de cette adoption; car enfin, quoi que tu dises, l'adoption est morale, si elle n'est pas légale. N'est-ce pas nous qui veillerons sur ses frêles créatures, qui les protégerons, les guiderons? Songe-y donc.., puis je verrai Abdallah.

— Louis, merci!

La jeune femme n'en dit pas davantage; deux larmes — larmes de joie et de gratitude — tombèrent de ses yeux sur la main de son mari.

Il ne fut pas question des enfants d'Abdallah pendant plusieurs jours entre le jeune couple; mais l'un et l'autre réfléchissaient sans se communiquer leurs pensées.

L'ingénieur, habitué à traiter des affaires commerciales, à transiger des questions parfois

vahissantes. Ces pauves gens traînaient avec eux leur butin, leur linge, leurs meubles, leur bétail, qu'ils furent enfin obligés de vendre pour se procurer des moyens de subsistance. Les Franches-Montagnes furent inondées de pauvres, de malheureux, de mendiants mourant de faim, que c'était pitié, dit le journaliste Triponé, témoin oculaire de ces événements. L'arrivée de cette foule de monde fit hausser le prix des denrées qui devinrent très rares. Le linge, les meubles, les bijoux, les draperies et autres objets de luxe étaient vendus à vil prix. On ne pouvait plus s'en défaire pour avoir un peu de pain. Il en résulta une effrayante mortalité, « ce qui était encore un bonheur, car, dit Triponé, on était heureux d'aller à trépas pour éviter les horreurs de la guerre. »

Toutefois, craignant toujours une invasion, le châtelain de Saignelégier fit armer des hommes qu'il plaça à Saint-Brais sous le commandement de Girard Bammat, pour garder le passage, (1633).

Ces mesures de précaution se justifiaient; en effet en 1635, le couvent de Bellelay dut ouvrir ses portes à un officier français qui faisait des recrues en Suisse pour le compte du roi de France. Le père Sudan, Jésuite, professeur au collège de Porrentruy et témoin de cette triste époque, raconte en ces termes cette invasion de Bellelay dans son livre intitulé « *Rauracia Vastata* ».

« Le colonel Forbes, écossais d'origine, grand pillard et disciple d'Epicure, recrutait des soldats à la Neuveville et formait un régiment aux frais du roi de France, en 1635. Appelé à Porrentruy, il fit ses préparatifs pour s'y rendre au plus vite, tout en méditant l'occupation du Val de Delémont et de quelques villages de ces baillages situés sur la Montagne. Lorsque les paysans s'en aperçurent, ils se réunirent en troupes, se portèrent sur le monastère de Bellelay où le colonel Forbes venait d'arriver et le réclamèrent en poussant de toutes leurs forces des cris confus. Forbes avait passé la nuit à boire et n'avait pas encore cuvé son vin ; mais informé du danger qu'il courait, il se rendit en chancelant près de ces paysans, en se faisant accompagner de l'abbé du monastère qu'il employait comme un bouclier. A sa vue, les paysans se mirent à vociférer et à lui commander de s'en aller. Forbes cherchait à les calmer par ses discours. Il leur montrait les diplômes et les lettres du roi, qui l'autorisait à enrôler des troupes dans ces contrées et à les passer en revue. Les paysans loin de s'adoucir, devenaient de plus en plus furieux et le sommèrent de s'en aller, en lui disant qu'ils ne voulaient point voir, ni lire les lettres, et que, s'il n'obéissait sur le champ, ils voulaient le tuer.

Tandis que cela se passait, l'un deux brandissant une hache sur la tête de Forbes et demandait à ses compagnons s'il fallait frapper. Les autres criaient qu'ils voulaient chasser cette mauvaise engeance à coups de pioches, de pelles et de bâtons, s'il n'était pas blessé par les sabres et les fusils.

Les paysans s'étaient donné le mot d'ordre et il était convenu, que dès que le meunier qu'ils connaissaient, lâcherait une détonation ce serait le signal d'attaquer les troupes de Forbes et de les égorger sans exception. Ils avertirent donc l'abbé qu'il devait se retirer dans son monastère et lui déclarèrent que s'il lui arrivait du mal, il ne devait l'attribuer qu'à lui-même.

L'abbé cherchait à les calmer de son mieux et à les détourner de leurs desseins, en leur faisant entendre les grandes conséquences que leur conduite pourrait entraîner. Forbes ne le quittait pas et se cachait derrière lui.

Le meunier voulut donner le signal convenu, mais son arme rata par l'humidité de la poudre et cette circonstance empêcha un massacre général. Forbes était parvenu à obtenir un peu de silence, les pria d'attendre un peu, jusqu'à ce que les quelques cavaliers qu'il avait laissés derrière lui fussent arrivés; ils conduisaient des armes et devaient arriver à midi.

(*A suivre.*)

Aux champs

Pourriture des pommes de terre, leurs maladies. — Entretien des prairies et paturages. — Avis utile.

Un agronome, d'Anzin (Nord), a découvert un procédé pour éviter *complètement* la pourriture de la pomme de terre, procédé consistant à couper à raz de terre les tiges dès qu'une seule feuille verte de la plante est noircie par la maladie, maladie qui ne fait son apparition qu'après un orage, mais il est indispensable de faire cette opération 24 heures après l'orage qui a produit la maladie.

Il est également de toute nécessité de couvrir de terre les portions de tiges restantes pour empêcher les gaz *délétères* d'atteindre ces portions de tiges par lesquelles le Perenospora infestans envahirait *immanquablement* les pommes de terre. Six semaines ou deux mois au plus tard on déplantera seulement les tubercules, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont mûrs, (les radicelles mortes annoncent la complète maturité de ce précieux tubercule).

Les insecticides employés jusqu'à ce jour ont complètement échoué pour la raison bien simple, c'est que la maladie se manifeste d'abord sur les feuilles, puis se transmet aux pommes de terre par l'intermédiaire des conduits cellulaires des tiges; à l'aide d'une forte loupe on voit très bien la marche du Perenospora infestans.

On coupe les tiges avec une faulx et on couvre les portions de tiges avec une charrue fouilleuse.

On nous cite un paysan qui l'an dernier avait planté un vaste champ de pommes de terre, reconnut à des taches dont leurs fanes étaient généralement marquées, que sont plan était atteint par la terrible maladie. Il coupa toutes les tiges corrompues et empoisonnantes, les enfouit sur place, et rempli d'une foi vive, mais inexpliquée, il laissa au sol végétal le soin de la réparation; puis il attendit le temps de la récolte.

Cette époque arrivée, il eut à considérer un effet étrange et admirable. En faisant sa récolte, il observa et fit remarquer à ses voisins que les tubercules qu'il avait ainsi traités et qu'il recueillait étaient pour la plupart parfaitement sains, et que la suppression des tiges ne les avait pas empêchés d'acquérir leur grosseur normale. Les autres plants qui n'avaient pas subi ce traitement produisirent, au contraire, des tubercules viciés pour la plupart ou déjà corrompus.

L'expérience trouva peu à peu des imitateurs, et aujourd'hui elle s'est tellement propagée, que l'on peut prédire de ce traitement simple et éprouvé, qu'il apportera un avantage réel à ceux qui l'appliqueront.

(*Le paysan.*)

* * *

Vous prenez toujous dans votre prairie comme dans une armoire, mais sans jamais y

---

épineuses, n'ayant pas toujours affaire à des gens soucieux de leur honneur, s'avouait naïf, gauche, hésitait à entrer en pourparlers avec l'époux dénaturé, avec le père sans entrailles.

Plus il réfléchissait, plus il se disait qu'il était inhumain d'enlever un enfant à sa mère, un fils à son père...

Les horreurs racontées par Renée cinglèrent sa volonté hésitante; il prit la plume, traça quelques lignes brèves, les remit à Barthélémi en lui donnant des explications.

Le soir même, Abdallah se présentait.

Ce fut à la jeune femme que le vieux serviteur de Draguignan annonça le Kabyle ; elle répondit :

— Faites entrer dans le cabinet de M. Calvignac.

Que se passa-t-il alors ?

Quelques propos s'échangèrent entre ces deux hommes si dissemblables de mœurs, de sentiments, de probité ?

Quelle corde sut faire vibrer l'ingénieur ?

Renée n'entendait de son salon que des mots vagues, incompréhensibles ; ses oreilles bourdonnaient, son cœur battait avec violence.

Tout à coup, un grincement de serrure lui parvint : celle du coffre-fort, puis un bruit de plateau de balance qui retombe brusquement ; c'était un rouleau d'or que pesait Louis.

Elle se dit que le marché devait être conclu.

Deux yeux ardents, pleins de convoitise, braquaient leurs prunelles emflammées sur cet or ; Abdallah ne pouvait détourner la tête.

— Tes olives et tes enfants d'une main, dit M. Calvignac, et je te mets cet argent dans l'autre... Consens-tu oui ou non ?

— Tu les auras, répondit l'Arabe ; qu'Allah les accompagne !

— Je réfléchis, reprit l'ingénieur ; tu m'apporteras d'abord les olives ; je te donnerai ce rouleau; j'irai chercher moi-même Alim et Aïcha dans ton gourbi duex jours avant mon départ.

— Abdallah attendra Sidi Calvignac.

L'ingénieur crut peudent et à propos de donner quelques avis à Abdallah.

— Tu as vu de l'or dans ce cofire, lui dit-il ; veille sur tes mains, et que tes pieds ne te conduisent pas dans mes parages cette nuit ; j'ai des hommes, tu as pu juger de leur force par la stature de celui qui t'a reçu ; je le poste en sentinelle jusqu'à mon départ, et tu es tué si tu approches... Tu sais, du reste, que ta conscience n'est pas sans remords : trouve que ce soit assez.

Abdallah partit, rageant de se sentir deviné.

Un éclair de joie rayonna cependant sur sa figure cuivrée à l'idée des richesses qui allaient lui appartenir.

Cette joie extérieure fut une vision ; il commanda à son visage le calme ordinaire, afin que nul ne soupçonnât sa bonne aubaine.

Essaya-t-il une tentative nocturne ?

La lumière qui éclaira toute la nuit les deux extrémités de la demeure des Français le gêna-t-elle dans son audacieuse entreprise ?...

Quoi qu'il en soit, pas une plante du jardin cultivé par Jack ne fut foulée aux pieds, et une cargaison d'olives arriva le surlendemain.

Comme le lui avait promis M. Calvignac, Abdallah partit avec la somme convenue.

En arrivant au gourbi, son premier soin fut de cacher le précieux trésor qui rendait le Kabyle le plus fortuné de toute la dachekra.

(*La suite prochainement.*)